



## E' L O G E

DE M. DE BREMOND.

CE que le sang peut communiquer de dispositions & de talens est fort douteux, mais le secours des exemples domestiques, & ce qu'ils peuvent inspirer d'ardeur pour cultiver les talens naturels, est presque toujours certain. François de Bremond qui fait le sujet de cet Eloge, sortoit d'une famille remplie de gens illustres dans leurs professions. Il se montra bien-tôt digne de ses parens, & rassembla en lui dans la plus grande jeunesse les qualités & les connoissances qui les avoient rendu recommandables. Il étoit né à Paris le 14 Septembre 1713, de Sicaire de Bremond Avocat au Parlement, estimé par sa droiture & par son sçavoir, & de Geneviève Sorin fille d'un Avocat en la même Cour, & alliée à des maisons distinguées dans la Magistrature. Son grand-père paternel, Antoine de Bremond, exerçoit la Médecine à Périgueux, & avoit plusieurs frères, dont l'un nommé Sicaire, fut Médecin de Monsieur Frère unique du Roi Louis XIV, & un autre, Gabriel de Bremond, Capitaine de Vaisseaux. Ce dernier est connu par une Relation curieuse sur les loix, les mœurs & les coutumes des pays où il avoit voyagé.

François de Bremond notre Académicien fit ses Humanités au Collège des Quatre-Nations, & sa Philosophie dans celui de Beauvais. Il étudia ensuite le Droit & la Médecine, il alloit en même temps au Collège Royal pour apprendre les Langues orientales, dans lesquelles il devint si habile qu'il fut appelé à Reims pour les enseigner, & pour y remplir une Chaire de Professeur à ce titre; mais il ne voulut point l'accepter, par déférence pour son père qui le destinoit au Barreau. Cependant ni les Langues, ni la Jurisprudence, ni le Barreau ne pouvoient le fixer, un attrait plus puissant

le ramenoit sans cesse à la Médecine, à la Physique & à l'Histoire Naturelle. Ses parens eux-mêmes, sensibles aux succès qui le fortifioient dans ce goût dominant, lui permirent enfin de s'y livrer. Celui de la Littérature & de la Critique, dans lesquelles il avoit déjà fait des progrès si rapides, ne s'éteignit pas en lui, mais il demeura subordonné à l'amour des recherches physiques, qui en profitèrent; car l'un & l'autre brillent dans les ouvrages qu'il nous a laissés, & un si rare assemblage en rend la lecture également curieuse & utile.

Le plus vaste champ où il se soit exercé, est sa Traduction des *Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres*; traduction enrichie de notes, de réflexions sçavantes & d'avertissemens, où il indique sur chaque sujet tout ce qu'on trouve de pareil, ou qui s'y rapporte, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, dans les Journaux littéraires qui en ont donné des extraits, & dans tous les autres ouvrages, tant anciens que modernes, où les mêmes matières sont traitées. Il nous en a donné quatre volumes in-4° qui comprennent les années 1731, 1732, &c. jusqu'en 1736 inclusivement, & un volume de Tables générales par ordre des matières, & par ordre chronologique des titres des ouvrages & des noms des Auteurs, accompagnées de semblables indices plus succincts, depuis l'année 1665, qui est celle de l'établissement de cette célèbre Compagnie, jusqu'en 1735.

On sçait que les *Transactions Philosophiques* sont remplies non seulement de recherches profondes sur toutes les parties des Mathématiques, de la Physique, de l'Histoire Naturelle & de la Médecine, mais encore de Dissertations curieuses sur les Belles-Lettres, sur la Chronologie & sur l'Histoire; M. de Brémond s'étoit mis en état de les traduire avec intelligence à tous ces égards. Il n'étoit pas étranger dans les Mathématiques, mais il travailloit chaque jour à s'en instruire plus particulièrement; il en possédoit du moins l'érudition, car toutes les Sciences ont la leur, la Géométrie même, où cette partie ne fait pas aujourd'hui un petit objet

ni peu utile, ne fût-ce que pour nous convaincre des progrès dont l'esprit humain est capable lorsqu'il peut s'appuyer sur des principes clairs & certains. La connoissance historique des faits & des découvertes sert à nous diriger dans nos travaux, elle nous épargne le temps & la peine que nous emploierions, peut-être sans succès, à nous ouvrir des routes qui sont déjà tracées, & où il ne s'agit plus que d'avancer; elle assure aux inventeurs la gloire de l'invention, elle en dégrade ceux qui se l'attribuent injustement ou faute de lumière, elle nous garantit enfin nous-mêmes d'une semblable illusion, toujours taxée de vanité ou d'ignorance.

Voilà le but & les motifs du Commentaire de M. de Bremond. Il y a telles de ses notes & de ses remarques qui par leur étendue & tout ce qu'elles renferment de sçavoir, pourroient passer pour des Mémoires dignes d'entrer dans cette Collection ou dans celle de l'Académie des Sciences. On ne trouvera, par exemple, nulle part une histoire plus détaillée des observations de la longueur du Pendule à secondes par rapport aux différentes latitudes terrestres, que celle qu'il a mise à la suite d'un Mémoire de Mrs Graham, Black-River & Campbell, depuis 1672 jusqu'en 1740. Il l'a enrichie d'une Mappemonde dressée par M. Buache, où sont marquez tous les lieux de ces observations, avec une Table des longueurs observées & des pesanteurs correspondantes, en allant de l'Equateur vers les Poles. On en peut dire autant de ses notes sur l'Electricité, sur la question des Forces vives, sur la maladie appelée *Plica Polonica*, qui se manifeste par les cheveux, & sur quantité d'autres matières où il a rapproché les découvertes & les expériences faites en divers temps, & sur lesquelles il nous a aussi donné ses conjectures.

Il avoit entrepris ce grand ouvrage dès l'année 1737; il se borroit d'abord à de simples extraits semblables à ceux que nous ont donnez Mrs Lowtorp & Motte, sous le titre d'Abregé des Transactions Philosophiques; mais l'importance du sujet ayant réveillé l'attention des Sçavans, & M. le Chancelier qui a d'autant plus à cœur l'avancement des

Sciences qu'il les possède plus universellement, ayant été informé du travail & de la capacité de M. de Bremond, assambla chez lui plusieurs Membres des deux Académies, des Sciences & des Belles-Lettres, pour délibérer sur la manière de rendre cette traduction plus utile & plus agréable au Public, & à la Compagnie qu'elle intéresse particulièrement. L'avis de M. le Chancelier & la pluralité des voix furent pour la traduction entière & fidèle du texte, sans préjudice aux notes instructives que le Traducteur jugeroit à propos d'y ajouter séparément. La France & le reste de l'Europe ont applaudi au projet & à l'exécution, & la Société Royale de Londres, juge aussi éclairé que compétant sur cette matière, voulant donner à M. de Bremond une marque authentique de son approbation, lui accorda le titre de Secrétaire de la Société.

Tant de connoissances réunies, qui ne marchent guère sans une ardeur extrême de les augmenter, ne pouvoient manquer de faire naître à M. de Bremond le desir d'entrer dans l'Académie des Sciences, & à l'Académie celui d'acquiescer un si excellent Sujet. Il y fut reçu en qualité d'Adjoint le 18 Mars 1739, & la même année il y lut un Mémoire sur la Respiration, appuyé d'un grand nombre d'observations qu'il avoit faites.

La poitrine & le poumon ont un mouvement alternatif de dilatation & de contraction qui commence dès que l'enfant est sorti du sein de la mère, & qui ne finit qu'avec la vie. Le sentiment général est que le mouvement de la poitrine ne dépend point de celui du poumon, & que celui-ci au contraire n'est qu'une suite ou un effet du premier. On peut comparer la poitrine à un soufflet, & le poumon à une vessie qui s'y trouve renfermée, de manière que l'air n'entre dans le soufflet, lorsqu'on vient à en écarter les panneaux, que par le col de la vessie; d'où il suit qu'elle doit s'enfler & se dilater dans ce cas, & réciproquement s'affaïsser ou se contracter lorsque les panneaux du soufflet ou les parois internes de la poitrine se rapprochent. Mais M. de Bremond prétendoit que le poumon a, indépendamment de la poitrine, un mouvement

qui

qui lui est propre ; il se fonda sur les expériences qu'il en avoit faites en ouvrant plusieurs animaux vivans, où il avoit observé non seulement que le mouvement du poumon subsistoit après l'ouverture de la poitrine, mais encore que sa dilatation se faisoit pendant la contraction de celle-ci, & dans l'un & l'autre cas, en sens contraire. Il ne dissimuloit pas que quelques Anatomistes avoient eu connoissance d'une partie de ces phénomènes, il ignoroit si les mêmes effets avoient lieu dans l'état naturel comme *dans un état violent* ; mais quel que soit le sentiment qui l'emportera, ses expériences & ses réflexions seront toujours très-propres à piquer la curiosité des Anatomistes, & à nous procurer des éclaircissimens utiles sur cette importante mécanique du corps animal.

Le travail des Transactions Philosophiques, quoiqu'immense, n'étoit pas le seul qui l'occupât ; il s'étoit associé avec M. Morand pour recueillir & pour traduire tout ce qui a été donné en Angleterre sur le fameux remède de la Pierre, connu sous le nom de M<sup>elle</sup> Stephens. C'est lui encore qui a veillé à la traduction & à l'édition des Expériences physiques de M. Hales sur diverses manières de dessaler l'eau de la mer & de la rendre potable. Enfin il publia peu de temps avant sa mort la Traduction des *Nouvelles Tables loxodromiques de M. Murdoch*, qui consistent en une application de la figure de la Terre aplatie par les Poles, à la construction des Cartes marines réduites.

Cet amour immodéré de l'étude & ce travail continuel, mal assortis à une santé délicate, ont vrai-semblablement abrégé ses jours, il nous a été enlevé à la fleur de son âge. Il fut attaqué d'une maladie de langueur vers la fin de 1741, & il mourut le 21 Mars 1742, dans sa 29<sup>me</sup> année.

Il écrivoit sagement, d'un style clair & quelquefois assez orné, comme on le voit sur-tout dans les morceaux de sa composition & dans ses Epîtres dédicatoires. Celle qu'il a mise à la tête du livre de M. Murdoch, adressée à M. le Comte de Maurepas, est digne d'attention à cet égard, &

par la manière dont il relève tout ce que les Sciences & les Arts doivent à ce Ministre. La grande Méridienne de France, les anciennes Observations de M. Richer & des autres Membres de cette Académie qui furent envoyez à l'Isle de Caienne, premier fondement de tout ce qui a été fait depuis sur la figure de la Terre, les deux fameux Voyages de nos jours vers l'Equateur & vers le Pole Arctique, y sont rappelés avec les justes éloges qui en doivent éterniser la mémoire. *Ces Obélisques, dit-il, ces Colosses qui ont fait l'admiration de l'Antiquité, ces Pyramides dont l'Égypte s'est tant glorifiée, n'étoient que des masses de pierre inutiles, & de si grands travaux pour des desseins frivoles, font plus sentir la puissance qu'ils ne font connoître la sagesse de ceux qui les ont entrepris; mais les ouvrages des François seront à jamais des monumens de la sagesse & de la puissance du Prince qui les a fait exécuter.* Ainsi, tout occupé à étudier, à traduire, à orner de ses remarques les ouvrages des Étrangers, il sçut également se garantir du préjugé exclusif en faveur de la patrie, & de cette autre prévention plus ridicule encore, qui n'accorde son estime & son admiration qu'aux découvertes & aux productions étrangères.

On a trouvé parmi ses papiers une traduction toute prête à paroître des Expériences physico-mécaniques d'Haucksbée, & une histoire complète de celles de l'Electricité. Il avoit fort avancé le cinquième Volume de sa Traduction des Transactions Philosophiques. Nous ne sçaurions trop tôt apprendre au Public que cet ouvrage si désiré & si digne de l'être, sera continué sous la même forme; mais ce n'est qu'en y employant tout ce que l'on connoît de plus habile, qu'on pourra se flatter de remplacer son premier Auteur.



---

Éloge de François de Bremond par Dortous de Mairan - Histoire de l'Académie royale des sciences - Année 1742 (Brémond)

PHYSIQUE, ANATOMIE

---